

diagnostic de sclérose en plaque avant l'apparition des premières IRM. Le dossier de M. A pose problème à plusieurs niveaux, et ne dispose pas de l'objectivité d'une courbe de températures attestant d'une guérison subite.

En conclusion, l'auteure se penche sur la situation actuelle, marquée par une raréfaction des reconnaissances de miracles, et sur les questionnements actuels de l'Église sur la possible nécessité d'élargir le champ des interventions spirituelles, de ces « guérisons », d'ailleurs difficilement qualifiables (« frappantes, singulières, anormales, inhabituelles, imprévisibles, surprenantes, [etc.] » [p.237]) aux cas de « soulagements » des malades, écartant par là la question de la guérison durable, dans un contexte où les cancers étant la première cause de mortalité, il devient plus difficile de distinguer guérison et rémission. Au final, malgré la difficulté de comparer des dossiers aux caractéristiques médicales différentes à des âges différents de l'art médical, l'ouvrage constitue une passionnante étude sociohistorique et épistémologique. Se situant d'abord dans un cadre de sciences sociales, ne cherchant pas à trancher la question du miracle, mais en montrant les enjeux et les procédures qu'il soulève, il suscite une interrogation fondamentale sur les conditions de possibilité du croyable et de l'incroyable.

Martine Roberge

Les rites de passage au XXI^e siècle, entre nouveaux rites et rites recyclés

Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. Ethnologie de l'Amérique Française

Paris, Diffusion Hermann, 2014, 203 p.

par *Martyne Perrot*
CNRS-Centre Edgar Morin
Martyne.Perrot@ehess.fr

Le point de départ de *Les rites de passage au XXI^e siècle, entre nouveaux rites et rites recyclés*, est de questionner la notion de « passage », un classique de l'ethnologie, depuis les travaux d'Arnold Van Gennep, parus en 1909. Aujourd'hui peut-on encore les observer ? Si les rites de passage sont toujours présents dans notre société, affirme Martine Roberge, professeure d'ethnologie au département des sciences historiques de l'université Laval au Québec, ils ne correspondent plus à une « catégorie étanche ». Selon l'auteure, c'est

depuis la fin des années 1990 que les rites dits « classiques » « cohabitent avec des rites recyclés sur la base de la personnalisation et sont marqués par une forte diversité ; la multiplication des passages variant d'un individu à l'autre ». Ainsi réappropriés, transformés, ils révèlent : « la perte de repères et de symboles qui les façonnaient autrefois ; Si bien que la question de fond, posée dans l'ouvrage, est la suivante : l'expérience rituelle doit elle toujours marquer un changement de statut, une transition¹ ? Ou bien est-elle seulement devenue un évènement, un temps fort ?

Pour tenter d'y répondre l'auteure va s'intéresser à trois grands passages ritualisés de la vie : la naissance, la conjugalité et la mort. L'approche ethnographique adoptée ici s'est effectuée par entretiens (55) et observations (13) entre 2008 et 2012, au Québec. Écrit dans un style vivant et précis, cet ouvrage mêle judicieusement l'analyse, la description fine des événements observés et les récits qu'en font les sujets rencontrés.

Le livre s'ouvre assez logiquement par la description de rites de naissance. Pendant longtemps, au Québec, ceux-ci se limitaient au baptême, mais à partir des années 1990 d'autres rites apparaissent, pendant la grossesse et l'accouchement. Contrairement au baptême, ces nouveaux rites s'adressent à la future mère (exemple des photographies de la grossesse) et sont parfois partagés avec le père. Un rituel prend de l'importance ces dernières années : le *shower* de naissance. Celui-ci est particulièrement intéressant à observer car il tend à s'imposer comme une « nouvelle séquence rituelle » dans les trois mois qui précèdent l'accouchement. « Catégorie rituelle singulière », il se caractérise par un scénario défini proche de celui des anniversaires d'enfant, se déroulant dans les résidences privées et sur une courte durée (3 heures en moyenne). Les décorations sont choisies sur le thème de la naissance avec une banderole de bienvenue adressée au futur enfant, des ballons, des affiches, des confettis. Les participants, en majorité des femmes, se réunissent pour faire des jeux sur les thèmes relatifs à la naissance et à l'accouchement. Cette réunion est souvent accompagnée d'un repas froid. Parfois qualifié « de rituels traditionnels » par celles qui les organisent, ils se transmettent à l'intérieur d'un cercle « intime ». Très influencé par les sites internet, les forums de maternité, les magazines féminins etc., les *shower* de naissance, comme

1. Voir à ce sujet Martin de la Soudière (dir.), 2000, « Seuils, passages » *Communications*, 70, mai.

les « cérémonies d'union », sont l'objet d'un accompagnement marchand de plus en plus important.

Les rites entourant l'âge adulte et l'entrée dans la conjugalité ouvrent le second chapitre. Il y est question de « l'enterrement de vie de jeunesse », des fiançailles, du mariage et autres cérémonies dites « d'union ». L'enterrement de la vie de jeunesse est traité comme une sorte de rite d'initiation, proche parfois du bizutage ou du charivari, comprenant une série d'épreuves physiques à caractères sexuels. Cette coutume, jusque là masculine, a gagné les groupes féminins. On peut y voir « l'affirmation d'une identité sexuelle égale pour la première fois à celle des garçons » [63], comme le constatait Martine Segalen². La période de jeunesse étant plus longue qu'autrefois, l'accès à l'âge adulte n'est plus aussi marqué. Aussi les rites de mariage, aujourd'hui, ne sont-ils plus les seuls à consacrer l'entrée dans la vie de couple qui inclut aussi bien, l'union libre, la cohabitation et l'unité résidentielle du couple, parfois même une conjugalité qui se vit sans résidence commune. De fait le parcours conjugal n'est plus ordonné par les fréquentations, les fiançailles et le mariage. L'enquête de terrain fait en effet apparaître une pluralité d'étapes sans ordonnancement précis, où la naissance d'un premier enfant peut précéder l'achat d'une maison, où la mise en couple ou les fiançailles sont parfois un rite « définitif » (qui ne sera pas suivi par celui du mariage). Néanmoins le mariage est aujourd'hui davantage perçu comme une grande fête à organiser et surtout à réussir. Cette « question du festif est centrale », écrit Martine Roberge, les rites ayant tendance à se transformer en « évènement ». À ce propos, elle aborde la notion de « bricolage rituel », mais il ne s'agit pas, dit-elle, « d'opposer rite institué et rite bricolé », mais de comprendre leur intrication » [118]. Cette notion de bricolage est intéressante et aurait gagnée à être comparée à celle que Michel de Certeau a utilisée pour qualifier ces menus braconnages que chacun pratique tous les jours entre règles et normes imposées³. Mais ici ce n'est pas du quotidien dont il s'agit mais de rite et l'intérêt est d'y déceler en effet, cet « entrelacement », ces métissages, ces hybridations, que subissent les rites plus anciens, sinon traditionnels. Ainsi, si la décision de se marier est soumise à des temporalités différentes et donne lieu à un foisonnement de « nouvelles pratiques informelles », elle s'inscrit néanmoins dans des scénarios

similaires. Le mariage se déroule en effet toujours dans un schéma ternaire : les préparatifs, la cérémonie (suivie de la noce) et l'après-mariage (voyage de noces y compris). Beaucoup d'auteurs⁴ ayant observé ces nouveaux rituels du mariage avaient conclu à l'obsolescence de cette forme de transition vers l'âge adulte. Pour Martine Roberge, il s'agit pourtant d'un véritable « passage » dans le parcours conjugal lui-même, d'une nouvelle étape dans la vie du couple, de l'inscription dans un projet commun (achat d'une maison, agrandissement de la famille).

À côté de ces rites « recyclés », de nouveaux rituels se créent comme celui des *divorce parties*, où l'on peut brûler sa robe de mariée par exemple ou « déterrer » sa vie de célibataire, sorte de rituel d'inversion où l'on se permet ce que l'on s'était interdit pendant sa vie maritale. Au conformisme sous-jacent aux rituels classiques s'est substituée la réappropriation d'un rituel où c'est la collectivité qui est invitée à regarder et parfois à jouer un jeu selon des règles nouvelles que les acteurs principaux ont décidé de lui imposer.

Les rites de mort, auxquels est consacré le troisième et dernier chapitre, s'accompagnent aujourd'hui d'une « désymbolisation », mais font preuve, eux aussi, d'un certain nombre de constantes. L'observation ethnographique a été, on s'en doute, plus délicate à mener et la plupart du temps les personnes rencontrées étaient des témoins « indirects » de la cérémonie toujours « empreinte de solennité et de respect ». Un premier constat nous apprend que la mise en scène de la mort est peu variée. La crémation est devenue au Québec « la forme la plus populaire de mode de disposition du corps du défunt » laissant pourtant « un grand vide symbolique » [152]. En général, le scénario comprend trois séquences distinctes : la présentation du corps (exposition de l'urne et offrandes des condoléances), la cérémonie-hommage (incluant la réception), le temps de la sépulture (y compris la commémoration). La singularisation du choix s'exerce néanmoins à propos de l'urne, de la décoration, de la musique, des chants, des photographies, des diaporamas, des fleurs... Ce qui est

2. Martine Segalen, 2005, « L'Invention d'une nouvelle séquence rituelle du mariage », *Hermès*, 43 : 165.

3. Michel de Certeau, 1980, *L'invention du quotidien* tome 1, Arts de faire, Paris, Le Seuil 10/18.

4. Notamment, Martine Segalen, 1997 « Comment se marier en 1995 ? Nouveaux rituels et choix sociaux », dans Gérard Bouchard et Martine Segalen (dir.) *Une langue, deux cultures. Rites et symboles en France et au Québec*, Paris, La Découverte/Québec, Les Presses de l'Université Laval : 149-166 ; 1998, *Rites et Rituels contemporains*, Paris, Nathan.

Jean-François Gossiaux, 1986, « Le sens perdu du mariage », *Dialogue*, 1^o trimestre : 90-110.

Michel Bozon, 1992, « Sociologie du rituel du mariage », *Population*, 2 : 409-434.

commun à toutes ces cérémonies est, en effet, l'importance donnée à la personnalité du défunt. Certaines maisons funéraires proposent d'ailleurs, à côté des formules « clés en mains », des services « personnalisés » d'accompagnement dans la préparation de la cérémonie, au même titre que les organisateurs d'évènements en tous genres. Une certaine forme de marchandisation s'est donc emparée là aussi de ce rituel. Cependant, la transformation des rites de mort reste limitée. Seule la séquence de deuil, où se sont inventées beaucoup de nouvelles pratiques commémoratives, (cimetière virtuel, mémoriaux en ligne) semble être devenue une « nouvelle séquence rituelle ».

Au terme de cette quête ethnographique, minutieuse et précieuse, des rites de passage de la première décennie du XXI^e siècle, Martine Roberge affirme,

de façon convaincante, qu'ils sont encore « très présents ». Si l'appropriation entraîne en effet leur éclatement, d'une façon paradoxale, elle concourt aussi à les faire perdurer.

Autre constat, sous la diversité des mises en scène se retrouvent des « séquences invariantes », relativement homogènes. Dans les trois grands domaines rituels étudiés (naissance, âge adulte et mort), l'auteure observe une « certaine émancipation des institutions qui les avaient forgés », la liberté de choix et la personnalisation, constituant aujourd'hui la principale motivation de leur célébration. Des rites de passage collectifs, obligatoires, conventionnels, nous sommes passés, nous dit-elle, à une ritualité « intersubjective », plus ou moins inventive, assez stable dans sa composition, mais qui n'est ni affaiblie ni moribonde.